

Avant de poursuivre ce chapitre, je me dois de m'arrêter sur l'une de mes théories.

Bien sûr, je ne prétends pas à travers elle avoir raison, la philosophie qui est la mienne est composée avant tout de suppositions, ma volonté étant que l'on n'accorde plus à nos certitudes ce qui est dit d'elles, sans aucune remise en cause d'aucune sorte.

Ainsi, ce que j'avance en priorité se veut à son tour sujet à caution, afin que nous accordions plus d'attention à nos mystères qu'à nos conclusions. Il me plaît que l'on me mette en doute, ne serait-ce que pour nous faire moins persuadés, à l'égard d'autres entendus trop officialisés.

Aussi, j'ai grandi, comme déjà précisé, sur les chantiers et même si, en ces endroits, vous fonctionnez au nom de certaines règles, en l'occurrence autant établies que justifiées, pour avoir fait leurs preuves, vous ne pouvez malgré tout, de façon définitive, vous abandonner à des manières voulues arrêtées à ce point. Aussi, ces conditions ont développé en moi un goût plus prononcé pour les « pourquoi » que pour les « parce que ».

Depuis tout gamin et notamment pour avoir côtoyé des individus ayant vécu de ces événements, aussi douloureux que stupides, les uns, plus nombreux, par

le biais de la guerre civile espagnole, les autres par le biais du premier conflit mondial, et en écoutant leurs témoignages, je percevais déjà que, de ce qu'ils subirent, se dégageaient deux spécificités, la première étant que n'émanait d'eux aucun sens véritable et qu'en second, ceux en ayant pâti, pour tenter tant bien que mal d'en dégoter un minimum, exprimaient de ces inepties les faisant plus encore incohérents.

Formulé autrement, l'on prétendait pour les uns détester le franquisme, pour les autres les Allemands, cette haine me paraissait n'être qu'un genre de raccourci, pour éviter notamment de se dire que l'on ne réclamait pas en tant que tel d'ennemis pour se poser problème, voire même que ces soucis-là nous fournissaient de quoi nous hair nous, bien avant d'en détester d'autres.

La guerre, à ma sensibilité d'enfant, lorsque j'en parlais avec ce prêtre, avec lequel je devais préparer ma grande communion, écrasait, du moins à mon ressenti, toutes notions éventuelles de mal, pour laisser entrevoir d'elle un genre de non-sens absolu, ce qui me valut de prétendre un jour à cet homme que, si Dieu, comme certains l'exigeaient, n'intervenait pas pour essayer de mettre un terme à nos exactions, c'est peut-être qu'il ne savait pas plus quoi faire de

nous que nous ne savions, nous, quoi faire de nous-mêmes.

À partir de ce constat, je n'eus de cesse de chercher ces quelques bonnes raisons, nous conditionnant à nous conduire de la sorte et, un tantinet décontenancé, et cela de façon grandissante, je pressentais que non seulement je ne dénicherai rien en capacité de nous expliquer, mais qu'il n'y avait rien à dénicher.

Pire encore, mon service militaire, juste effectué au terme de ces 12 mois où l'on m'octroya un temps plus que nécessaire pour lire et réfléchir à cette particularité, j'admis que nous pouvions revendiquer autant de critères et autres références qu'ils nous plairaient, jamais ceux et celles-là ne parviendraient à nous constituer, sur le plan de l'identité, une valeur ne pouvant à tous moments être remise en cause comme en jeu.

Mais surtout, et à ce sujet, je rejoignais ces indications formulées par Nietzsche, tout en lui reprochant déjà, à mon humble avis, quelques imprécisions. Non, il ne fallait pas se contenter de dépasser le bien et le mal, mais comprendre que ces jalons ne délimitaient rien, au mieux incarnaient-ils un genre de bornage, chargé de signifier une trajectoire, devant sa destination au mouvement la permettant.

À partir de cette nécessité, un décor s'avérerait indispensable, avec ces rôles à tenir, distribués au hasard, faisant de certains des héros et de quelques autres des salauds et de la majorité autant d'influences d'ajustements.

Évidemment, lorsque je découvris Primo Levi et cet épisode terrible où un SS l'avertit qu'en ces lieux, c'est-à-dire à Auschwitz, ne se tenait pas de pourquoi, par ces paroles, cette absence de sens se montrait de façon paradoxale, capable en simultané de tout excuser en ne pardonnant rien.

Je fus terrorisé, ce qui me fit pour de bon devenir philosophe, puisque nos sens tous confondus souffraient d'une absence, il me fallait déjà, en guise de sens, tenter au moins de positionner en nous cette absence-là, à cet endroit de nous, là aussi paradoxal, où justement aucun lieu ne se trouve.